

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 10

Artikel: Charlatanisme et suggestion
Autor: Deschamps
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198066>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerzère, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'enseigne d'un chapelier

à propos de la déclaration d'indépendance
des États-Unis, du 4 juillet 1776.

Jefferson, membre distingué du barreau, et l'un des principaux adversaires de la domination anglaise, avait rédigé la déclaration d'indépendance, mais tous les membres de l'assemblée prétendaient y changer quelque chose. Le temps se passait en discussions inutiles sur les mots, les phrases, dont quelques lambeaux étaient enlevés chaque jour.

Jefferson se décourageait et s'indignait. Alors Franklin raconta à ses collègues l'anecdote suivante :

Quand j'étais jeune, dit-il, un de mes amis qui voulait s'établir chapelier, réunit ses compagnons afin de les consulter sur l'important chapitre de l'enseigne. Celle qu'il avait préparée portait :

JOHN THOMSON, CHAPELIER,

FAIT ET VEND DES CHAPEAUX AU COMPTANT.

Puis suivait le signe commun à tous ceux de sa profession, la représentation d'un chapeau !

Le premier ami qui prit la parole lui fit observer que le mot *chapelier* était tout à fait superflu, puisque le reste de l'affiche expliquait l'industrie ; mon ami en convint et l'effaça.

Un second remarqua qu'il était inutile de mentionner que John vendait au *comptant*, que peu de gens achetaient autrement un objet d'une aussi faible valeur qu'un chapeau, et qu'il pouvait d'ailleurs convenir au marchand lui-même, en certaines occasions, de faire crédit à un acheteur.

Au *comptant* fut encore rayé, et l'enseigne se borna à ces mots :

JOHN THOMSON

FAIT ET VEND DES CHAPEAUX

Un troisième ami l'abrégé de nouveau, en affirmant que ceux qui acquéraient une coiffure s'inquiétaient peu de savoir par qui elle était faite. On ne conserva donc que :

JOHN THOMSON

VEND DES CHAPEAUX

— Eh ! que diable, cria un quatrième conseiller, avez-vous peur qu'on s'imagine que vous les donnez ?

— C'est juste, répliqua Thomson, mais comme alors il n'y aura plus au-dessus de ma porte que mon nom qui importe peu au public, je l'efface !

De sorte qu'à force de perfectionnement, l'enseigne disparut tout entière, et qu'il ne resta rien... que l'effigie d'un chapeau.

Les membres du congrès et Jefferson comprirent l'apologue. Les premiers bornèrent leurs observations critiques, le second prit patience, et la déclaration d'indépendance fut enfin promulguée.

(Raconté par E. Souvestre).

Vinet étudiant.

On érigea cet été, à Montbenon, la statue d'Alexandre Vinet. Le nom du grand moraliste vaudois n'éveille pas précisément des pensées folâtres ; on a peine à se figurer qu'il fut jeune, lui aussi, plein de verve et de fantaisie, et qu'avant de publier ses *Discours religieux* il s'est exercé dans un genre bien moins grave. Parlant de Vinet étudiant, Sainte-Beuve dit dans ses *Portraits contemporains* :

« Il est élève de l'Académie de Lausanne. Sorti du village de Crassier ou Crassy, qui avait été déjà le lieu de naissance de madame Necker, il fit tout le cours de ses études à cette académie, dont la discipline était alors fort désorganisée par suite des événements publics. Les étudiants étudiaient peu : M. Alexandre Vinet se distingua de bonne heure, et par son application, et par des qualités plus en dehors, plus hardies ou plus gaies qu'il semble n'appartenir à son caractère habituel ; mais toute jeunesse a sa pointe qui dépasse à émousser. On cite de lui un poème héroï-comique, où il y a, dit-on, de la gaieté de collège, la *Guétiade*, imitation du *Lutrin*, et qui célèbre sans doute quelque démêlé avec le guet ; il rima encore quelques autres riens du même genre.

» A l'enterrement d'un professeur fort aimé, on vit s'avancer au bord de la tombe un jeune homme — c'était M. Vinet — qui fit l'oraison funèbre du défunt ; cette action ne laissa pas d'étonner un peu les mœurs extrêmement timides du pays, et, on peut le dire, celles de l'orateur lui-même.

» En 1815, époque bien critique pour le Pays de Vaud, que Berne devait chercher à reprendre, mais que M. Frédéric-César La Harpe, ancien précepteur de l'empereur Alexandre et noble citoyen, protégea heureusement, M. Vinet, simple étudiant encore, ne fut pas sans quelque influence, et cette poésie légère d'université, il l'employa à quelques chansons, devenues aussitôt populaires, contre les Bernois, contre l'*ours* de Berne. »

Voici, d'Alexandre Vinet, des couplets qu'il intitulait *Chanson bachique* :

O mes amis, vidons bouteille
Et laissons faire le destin ;
Le dieu qui préside à la treille
Est notre unique souverain.
Bannissons la mélancolie
En chantant ce refrain joyeux :
Amitié, plaisir et folie,
C'en est assez pour être heureux.

La déesse de la fortune
En vain présente à nos regards
Des biens, une gloire importune,
Des trésors et mille hasards.
Consumerions-nous notre vie
En peines, en soins infructueux ?
Amitié, etc.

Amour, de tes perfides charmes
Nous saurons préserver nos cœurs ;
Toujours tu fais verser des larmes
A ceux qui briguent tes faveurs.
Ecoute Bacchus qui nous crie :
« De Cupidon craignez les feux. »
Amitié, etc.

Étudiants, peuple de frères,
Croyez, croyez à ses avis ;
Suivons ses conseils salutaires
Et montrons-nous ses dignes fils.
Passons et finissons la vie
En chantant ce refrain joyeux :
Amitié, plaisir et folie,
C'en est assez pour être heureux.

Charlatanisme et suggestion.

Il y a deux ans à peu près, que descendant l'une des rues les plus fréquentées de Genève, je fus arrêté par un spectacle aussi neuf que divertissant.

Au bas de la rue de Coutance, se dressait une estrade carrée disposée en plateforme richement parée de draperies aux couleurs vives et de plantes décoratives que la bise tourmentait furieusement. Quant aux passants, oubliés pour un instant, des rigueurs de la vieille amie du pays, ils ne manquaient pas de s'arrêter en se demandant les uns aux autres : « Quel nouvel industriel allait venir drainer les porte-monnaie ? »

Bientôt un quidam en livrée bleue, galonnée d'argent, bas de soie, souliers à boucles et chapeau tricolore s'amina d'un air d'importance, franchit les six degrés de l'estrade et commença par mettre la dernière main à la disposition des sièges et des tapis ; cela fait, il tira de sa poche des gants de coton blanc et les enfila sans hâte.

C'est lui... lui le charlatan, un charlatan quelconque, se disait-on parmi les curieux.

Mais ce n'était pas lui, ce n'était que son valet... car au bout de peu de minutes, le maître fit son entrée sur sa scène ; une entrée sensationnelle, car rien en lui ne rappelait l'homme des tréteaux, mais bien plutôt le diplomate en habit de cérémonie. Le frac, le gilet, la cravate blanche et les gants étaient de la dernière coupe et d'une irréprochable fraîcheur.

Longtemps il feignit d'ignorer son public, et semblait préoccupé du seul soin d'ouvrir deux riches cassettes, de classer dans leurs cases des boîtes de toute grandeur ; tout cela avec une lenteur calculée, et un sérieux de savant dans un laboratoire.

Quand enfin il jugea la curiosité du bon public suffisamment amorcée, il s'avança sur le bord de la tribune, salua la foule d'un geste arrondi, qui fit valoir la beauté de son chapeau de soie, et découvrit une tête intelligente, une tête italienne du plus beau type, et qui n'eût pas été telle sans le sourire séduisant qu'il adressa à l'assistance. Enfin le boniment allait venir ! il était temps, car cette bise... brrr...

Mesdames et messieurs, ze vous demande pardon pour mon mauvais français, m'z'espère que tout de même, vous me prêterez votre aimable attention. Ze ne souis pas oune sarlatâne comme vous pourriez le penser, ze souis seulement oune honorable commerçant qui voyage pour une maison de Philadelphie en Amérique. Ze voyage pour un but philanthropique, celui de soulager un des grands maux de l'humanité. Vous savez bien, mesdames et messieurs, qu'en ce siècle-ci, le grand mal qui nous sicane tous, c'est le rhumatisme. Ce mal est devenu si zénéral qu'il n'épargne ni les enfants, ni même les sarmantes demoiselles de votre ville. Vous savez bien aussi, honorables dames et messieurs, que vous avez employé beaucoup de remèdes sans réoussir à trouver celui qui guérit radicalement. Eh bien ! moi, ze viens auzourd'hui vous apprendre que le savant professeur pour qui ze parcours l'Europe, a découvert une composition de simples minéraux, qui guérit complètement le

rhumatisme le plous invétéré, au bout de deux ou trois frictions.

Oh ! ze sais bien que vous riez, que vous vous moquez et que vous dites : « C'est oune sarlatan comme les autres » ; mais non, ze ne suis pas oune de ces zens-là qui ne sont pas honnêtes et la preuve, voulez-vous la preuve, c'est que ze vais vous soulazer auzourd'hui tous... tous ceux qui souffrent, *gratuitement*. Z'invite donc tous ceux qui, dans cette honorable assistance, ont du lumbago, de la sciatique, de l'arthrite, du rhumatisme articulaire ou mouscoulaire, de s'approsser ici, et ze me ferai oune grande plaisir de les soulazer.

Craignez rien, mesdames et messieurs, avez pas peur, ça ne fait noulement de mal... Rien qu'oune petite friction de cette pierre bleue que voici.

Personne ne se présentait, et j'en augurais déjà que le public genevois, quoique cosmopolite, est extraordinairement éclairé.

Et l'orateur plongeait ses yeux noirs malicieux dans la foule, mais sans résultat.

Et la bise soufflait toujours.

A la fin, des rangs serrés qui se pressaient au pied de la tribune, on vit sortir un petit homme vouté, marchant péniblement, aidé de deux cannes. Le valet l'aida à monter les degrés, lui présenta un siège, et le directeur l'accueillit avec tous les égards dus à un premier client. Il lui demanda d'où il souffrait. Le petit vieux indiqua les régions intercostales. Puis on lui fit enlever son veston, ouvrir son gilet de flanelle et on se mit en devoir de frictionner les parties souffrantes avec la fameuse pierre bleue.

« Que sentez-vous maintenant ? » demanda-t-il au client.

— Je ne sens plus rien.

— Ze le savais bien, mon ami. Encore trois frictions comme ça et vous serez radicalement guéri.

L'amorce était jetée ; elle avait pris.

Dès ce moment, on vit s'avancer au pied de l'escalier quelques timides qui eurent à surmonter leur répugnance à se faire traiter en public, mais qui arrivèrent pourtant sur la plateforme ; après eux, quelques incrédules qui ne voulaient que voir ce qui en était pour ensuite se moquer des autres ; le défilé dura bien deux heures ; après quoi l'opérateur jugeant sa matinée bien réussie, annonça que l'après-midi, sur la même place de Coutance, aurait lieu la vente des pierres à guérir. Je n'eus pas l'heur d'assister à la deuxième partie de la comédie, mais on pouvait aisément inférer de la première, un bon résultat financier.

Quelques semaines plus tard, j'eus l'occasion de raconter ces scènes à un monsieur versé dans les sciences psychiques, et je lui exprimai mon étonnement de la crédulité d'une foule qui n'était pas composée d'imbéciles, mais de gens plus ou moins cultivés, et surtout très ergoteurs.

« Il n'y a dans ce qui vous étonne, me dit-il, pas autre chose qu'un phénomène de suggestion. »

« Le charlatan de Coutance savait jouer du charlatanisme en virtuose ; il connaissait la puissance captivante de la mise en scène et l'employait avec un art consommé ; il connaissait l'excitation mentale produite par l'attente de quelque chose d'extraordinaire ; il savait que l'amorce manque rarement son effet ; or l'amorce, c'était le petit vieux perclus ; soyez certaine que celui-ci était un compère, bien rétribué pour jouer son rôle. »

« Nous avons tous à des degrés variables une certaine tendance à croire ce qu'on nous dit, et en cela nous ressemblons fort aux enfants. La crédulité est plus forte chez les enfants et chez les femmes que chez les hommes, elle est surtout intense chez les ignorants. Lorsqu'elle est amenée par la crédulité sincère ou enthousiaste des autres, il y a suggestion, suggestion inconsciente, mais subie invinciblement. Le délire des

» foulés si prompt à monter comme un torrent » dévastateur n'a pas d'autre cause.

» On pourrait d'ailleurs donner maintes » preuves de la facilité avec laquelle on peut » produire certaines illusions chez les autres. »

Madame DESCHAMPS.

Curieux, les mariés !

Curieux, les mariés ! Ils voudraient tout avoir. Non contents des attraits indiscutables de la vie de famille, des « embarras charmants de la paternité », ils jalouent encore les célibataires.

« Heureux, les vieux garçons, disent-ils ; ils sont au moins indépendants ! »

Tout doux, messieurs les maris, l'indépendance du célibat est souvent plus apparente que réelle. Si l'homme marié est l'esclave de ses devoirs conjugaux — et quel doux esclavage ! — le vieux garçon, lui, est mainfes fois l'esclave de tout le monde, l'esclave d'une foule de circonstances, l'esclave de ses petites faiblesses, de ses manies, enfin, qui ne sont pas les moins tyranniques.

Cependant, tout cela ne signifie rien pour les mariés. Ils ont mille bons arguments pour nous prouver, à nous autres célibataires, qu'ils ne sont pas les moins bien partagés, mais que nous sommes les plus heureux.

Ne serait-ce point que personne, ici bas, ne sait se contenter de son sort, l'accepter joyeusement, en chercher les bons, plutôt que les mauvais côtés ? On l'a dit souvent : « Nous ne sommes bien qu'ou nous ne sommes pas. » C'est toujours vrai.

Deux de nos amis, mariés tous les deux et qui ne voudraient point changer leur sort contre le nôtre, ne s'évertuaient-ils pas, l'autre soir, à nous convaincre que le goût des choses artistiques, qu'on s'y veuille adonner comme professionnel ou comme simple amateur, se concilie difficilement avec les devoirs plus ou moins prosaïques de la vie de famille. Et cela, d'ailleurs, aussi bien pour la femme que pour le mari.

Quoique garçon, et par conséquent mal placé pour en bien juger, nous soutenions mordicus le contraire.

« Mais, disions-nous, être mari, être père, c'est un art, un art tout comme un autre et non le moins intéressant. Victor Hugo ne dut-il pas à « l'art d'être grand-père » nombre de ses joies les plus pures et de ses plus heureuses inspirations ? Et tant d'autres, que nous ne pouvons citer... »

Hélas, Victor Hugo lui-même n'y put rien ; il n'eut pas plus de succès que nous.

« Ta, ta, ta, ta, des mots que tout cela, exclama l'un de nos interlocuteurs. Tiens, ajouta-t-il, tu sais le plaisir que j'ai à venir à nos petites réunions d'amis. C'est pour ainsi dire le seul soir que je passe hors de la maison. Ce jour-là, en souplant, déjà, je songe aux joyeuses fantaisies littéraires ou musicales que je vais entendre... ou débiter. En quittant mon logis, je suis tout aux muses et ma femme n'en est point jalouse. Pour un moment, foin des soucis du ménage. »

« Eh bien, mon cher, ce soir, je n'étais pas au bas de l'escalier, que je m'entendis rappeler. C'était ma femme :

« Dis-moi, chéri ! »

— Et quoi, mignonne ?

— Il n'y a plus d'anthracite... !!!

X.

Une horreur d'homme.

On nous raconte que, il y a nombre d'années, les fermières des environs de C^{'''} furent dans un bel émoi : les meilleures pièces de leur linge disparaissaient les unes après les

autres. Elles avaient beau surveiller leur lessive séchant dans les vergers ; toujours, au moment de la rentrer, quelque article manquait, chemise, bonnet, mantelet ou caleçon. D'accuser la bise ou le vent, il n'y avait guère moyen, car le linge était fixé aux cordeaux par de solides pinces ; et puis, ni le vent, ni la bise, si capricieux qu'ils soient, ne s'amusaient à trier. Car il traitait, le mystérieux dévaliseur. Les chemises d'homme, les draps de grosse toile, les belles roulières bleues ne lui disaient rien ; il en voulait systématiquement aux intimes vêtements féminins. Ce voleur devait porter cotillon. Et les soupçons de prendre leur essor :

— Ne serait-ce point cette rien-du-tout de Fanchette, qui se marie à Pâques sans qu'on l'ait jamais vue travailler à son trousseau ?

— Ou bien l'Allemande, qui a eu toutes ses nippes roussies à l'incendie de cet automne ?

— Je me méfierais plutôt de la grande Julie ; elle est bien fière pour une fille qui a été miseé par sa commune !

— La Jenny à Jacques-François ne me dit rien qui vaille ; elle ne va pas au prêche.

— A qui se fier, grand Dieu !

Toutes les femmes se regardaient de travers, et les hommes, amusés tout d'abord, avaient fini, eux aussi, par prendre la chose au sérieux.

Un jour, on arrêta, pour un petit larcin, un journalier, une espèce de cénobite qui vivait dans une masure écartée. Ses meubles furent fouillés. Ils ne contenaient que du linge de femme, du beau linge bien blanc, fleurant bon la lavande, soigneusement plié et rangé. La justice de paix n'en revenait pas d'étonnement, et les braves ménagères encore moins :

— C'était donc lui qui nous volait nos affaires ?

— Qui l'aurait jamais soupçonné ?

— Ah ! il n'y a plus de vertu.

— C'est ma fi vrai, le monde devient bien méchant.

— Mais que pouvait-il faire de notre linge, ce bougre de solitaire ?

— Il le mettait, pardine !

— Taisez-vous donc, mère Louise !

— Je vous dis que lorsqu'on l'a pincé, il avait sur lui, sauf votre respect, la chemise de nuit brodée de madame la ministre.

— Eh ! mon té ti possible !

— Et dire que le misérable est un vieux garçon !

— Quelle horreur d'homme !

V. F.

La sauca ài caprés.

Dou municipau... Tai ! vo z'allà deré, vouaique z'ein onco iena que cé tsancro dè *Conteu* met su lo compto dè clliào respétabllio z'autorità et cé tonaire dè papai a lo diabllio po délavà totès lè municipalità d'ao canton ! Foudrà que lo Conset d'Etat l'ài mettè oodrè !

Et bin ! séyi sein cousins ! Vu vo z'ein deré onco iena, mà sarè la derraira (ào mein po stu mà) su lo compto d'ài municipau.

L'étiot dou ; ora, dè quina coumouna étiot-te ? Ne lo sé pas ào justo.

Nutrès dou citoyens étiot don venas à Lozena. Porquét ? Vo z'ein sèdès atant qué mé !

Quand l'uront fé l'ao coumechons, sè trovavè à l'hàora dè dinà et sont eintrà dein on hôte po medzi oquè ; lo soméliar l'ao montrè 'na paletta lo iavà marquà ti lè bons bocons que poivant medzi et quand l'uront vouaiti dedein, sè sont de :

« No faut coumeinda onna truita ! cein v'ao petètrè no cottà gros, mà ràva ! on chai vint pas tant soveint ! allà l'eint ! »

— La vollia-vo freccaha àobin ein sauce ? l'ao demandè l'ao soméliar.